

LETTER D'OTTAWA

Ottawa, 28 mai 1904.

Ma chère Directrice,

Je devais vous envoyer, toutes chau-
des, mes impressions sur la conférence
du Père Delor, à l'Institut Canadien,
mais, j'ai préféré attendre leur donner
un peu l'estompe du recul et de la patine
du temps.

Je me méfie toujours du premier mou-
vement ; qui donc a dit que c'était tou-
jours le bon ? Non, mieux vaut ne lais-
ser jamais courir la plume sur le papier
avant de lui avoir fait décrire les sept
travers circulaires que le dicton impose à
notre langue avant de nous prononcer.

Vous m'avez demandé d'être sérieuse.
Ne le suis-je pas toujours ? mais d'abord,
laissez-moi vous conter quelque chose de
drôle ; une histoire amusante qui a fait
le tour de notre petite ville, de notre mi-
lieu français si restreint au sein de ceux
qui n'osent à peine plus en faire partie.
Vous les connaissez ceux-là. Ce sont
tous ceux qui reprochent à cette pauvre
Yvette Frondeuse de se moquer un peu
des travers de nos compatriotes de lan-
gue anglaise. Plus royalistes que le roi,
ils ne veulent pas même se décider à rire
de ce dont les anglais eux-mêmes font
gorge chaude.

Comme ces gens-là aimeraient donc
voir un peu railler les Canadiens pour
s'en réjouir seul ou en compagnie.

Savez-vous que, l'autre jour, l'un d'en-
tre eux me conseillait presque d'essayer
la satire nationale. Il me le disait en
termes aimables, en badinage, mais enfin,
la demande y était. Je lui ai cinglé les
doigts d'un petit coup d'ombrelle assez
sec pour qu'il en garde la marque. Je ne
crois pas qu'il y revienne.

Mais, mon histoire ! Pour rétablir l'é-
quilibre, je ne vous parle pas des An-
glais, je refuse d'attaquer les Canadiens,
et je fais honneur à nos bons amis, les
Irlandais.

Il s'agit d'un incident d'église, d'inci-
dent du bon vieux temps, que la mort
d'un des plus anciens ontariens vient de
faire revivre, et qui a été raconté com-
me suit :

M. John Canty, décédé récemment à
Ottawa à l'âge de 90 ans, était venu d'Ir-
lande dès son bas âge et s'était établi
dans notre capitale, quand elle s'appelait
seulement By-Town et alors que l'endroit
était dans l'état le plus agreste.

John Canty eut l'insigne honneur de
se marier à la Basilique d'Ottawa, alors
simple chapelle, le premier de toute la

communauté catholique de ce temps.
Mais cet honneur fut chèrement acquis
et le prix auquel il fut acheté rappelle les
temps héroïques comme vous allez voir.

Le jour de son mariage, John Canty ar-
rivait tout pimpant à l'église qui avait
été décorée par lui-même, à cette occa-
sion. Un tapis fourni par lui recouvrait
le parquet en face de l'autel. Or, au mo-
ment où il pénétrait dans la basilique, un
autre couple de futurs époux, M. Canton
et sa dulcinée y faisait également son en-
trée. Il n'y avait qu'un seul prêtre en ce
moment à l'église qui put présider à la
cérémonie, et il fallait procéder dans l'or-
dre successif.

Il s'éleva une discussion entre les
deux futurs mariés à l'effet de savoir qui
se marierait le premier. M. Canty allé-
guant qu'il avait donné un tapis à l'église
devait avoir des titres de priorité. On
en vint aux gros mots, puis aux coups
qui tombèrent dru. Le curé, qui était
dans le moment dans la sacristie, fut atti-
ré par le tohu bohu de la bousculade et
le flic flac des taloches, et trancha la dif-
ficulté, en donnant raison à M. Canty.

Et c'est ainsi que fut célébré le pre-
mier mariage à la basilique d'Ottawa.

Comment auriez-vous aimé cet incident
ma chère directrice ?

Comme dit l'habitant de chez nous, je
reviens au vrai objet de cette lettre que
je vous ai fait vilainement attendre en
vous forçant irrévérencieusement à ac-
cepter une capricieuse histoire.

Eh bien ! nous avons assisté à Ottawa
à une de ces dissertations charmantes sur
le sujet tant aimé des uns, tant décrié des
autres, et sur lequel le conférencier a
su convaincre tout en plaisant, corriger
tout en consolant, aider tout en régen-
tant sagelement.

Une de nos amies qui a vu le Rev. Père
Delor quelques heures avant sa confé-
rence me disait combien il se désolait de
n'être pas mieux préparé pour traiter le
sujet qu'il abordait. Pourtant, avec quelle
maestria il a attaqué les grandes faces et
avec quelle douceur il a déposé devant
nous l'empoignante philosophie, les diffi-
cultés, les hautes leçons du féminisme.

Voulez-vous savoir avec quelle libéralité
tout cela a été dit ; jugez-en, ma chère
directrice.

"La femme, a dit le conférencier, n'est
pas l'esclave qu'elle était autrefois, mais
elle ne jouit pas encore de tous les
droits qu'elle peut justement revendiquer
Je crois, aussi, qu'on peut trouver que

les droits du mari sont excessifs et même
exorbitants. Ainsi, il n'est pas juste que
le mari puisse dilapider tous les biens de
la femme, sans consulter celle-ci ; qu'il
puisse tout hypothéquer sans consulter
sa femme, que le mari puisse dépenser
tout l'argent gagné par sa femme sans
que celle-ci ait le droit de dire un mot.
Il y a là, je crois, matière à revendication
pour la femme."

Me permettez-vous de résumer, de cris-
taliser l'idée centre, l'idée mère du dis-
cours ? La voici, la vraie définition du
féminisme chrétien : "Un féminisme qui
n'aurait en vue que les droits de la femme,
sans se préoccuper de ses devoirs
envers l'humanité, un féminisme qui ne
verrait qu'un mouvement de revanche
égoïste et sectaire, qui s'appuierait sur
la haine, (haine de la société, haine de
l'homme) et prêcherait la doctrine de la
révolte au lieu de la doctrine de l'amour
que le Christianisme est venu apporter
et dont les femmes latines, entre toutes,
doivent rester les prêtresses fidèles pour
le salut du monde entier, ce féminisme
là ne serait pas un progrès, il serait une
chute."

Mais j'irai plus loin et puisque j'ai à
ma portée, la Bibliothèque et son si obligeant
conservateur, je vous joins une
jolie définition que le Père Delor n'eut
pas pu donner, puisqu'elle émane d'un
païen, mais qui me semble si belle et
concorde si bien avec ses larges idées :

"Le féminisme doit être humanitaire
ou ne pas être. Et mon vœu serait que
toutes les femmes de tous les pays, en
dépit des différences de doctrine ou de
secte qui peuvent les diviser, ne constitu-
ent qu'un vaste cœur qui soit le cœur
de l'humanité".

Ma chère directrice, n'ai-je pas l'air
de faire moi-même une conférence, ce que
vous m'avez si souvent défendu de faire ?

Après cela, puis-je vous causer de nos
fêtes, de nos réceptions, de nos soirées,
de nos politiciens ? Non, sûrement. Même
vous entretenir de la mode actuelle
pourtant si seyante, de ces grandes man-
ches, ces flots de fulgurantes dentelles,
ces teintes champagne, ce fouillis cata-
pultueux d'étoffes légères, cet essaim
blanc qui se presse aux si élégantes ré-
ceptions de la présidence, serait vrai-
ment sujets trop profanes après cet exposé
grave du féminisme, et je préfère clore
ma lettre sur cette salutaire impression.

Cordialement votre

YVETTE FRONDEUSE.